

Communication de Monsieur François Heller



Séance du 21 février 2003



François Clément Maillot, un illustre inconnu

François Clément Maillot est un enfant de Briey - un «né natif», comme on a dit longtemps dans nos campagnes. Il y a vu le jour le 13 février 1804. Mais qu'est-ce que Briey, au début du XIX^{ème} siècle?

Briey est, depuis quatre ans, la sous-préfecture du premier arrondissement du département de la Moselle. On l'oublie trop souvent ! Elle le serait encore, certainement, s'il n'y avait pas eu la guerre de 1870, et l'annexion de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine en 1871. En effet, quand Bonaparte a remplacé les districts révolutionnaires, en redécoupant les départements en arrondissements, il a choisi Briey de préférence à Longwy, trop exposée sur la frontière.

Briey est déjà une très vieille ville. Elle a été châellenie, prévôté et bailliage, avant d'être district puis arrondissement. Sa première mention apparaît vers 950, au moment où le royaume de Lothaire est partagé en deux duchés par Brunon l'archevêque de Trèves. Au début du XIX^{ème} siècle, Briey compte un peu moins de 2 000 habitants. C'est la seule ville du sud du premier arrondissement de la Moselle : Jœuf, Homécourt, Auboué, Jarny, Piennes, Conflans ne sont que de petits villages de deux ou trois cents habitants, entièrement consacrés à l'agriculture. A partir d'un château fort qui commande la grande voie gallo-romaine Metz-Sedan, la ville s'est développée de part et d'autre d'une vallée: celle du Woigot. Le château, qui est la sous-préfecture depuis 1820, est évi-

demment à la ville haute. On descend à la ville basse, au fond de la vallée, et on remonte à Briey-les-hauts. Le quartier chic, dirait-on aujourd'hui, est la ville haute. C'est là que François Clément Maillot a vu le jour. Ses parents occupent une belle maison, au cœur même de la ville haute, en face de la maison natale d'un autre briotin, député du bailliage aux États Généraux, qui sera élu maire de Nancy: Adrien Cyprien Duquesnois.

François Clément est né un 13 février 1804, donc le 23 pluviôse an 12 à Briey place de la Révolution. Son père, Nicolas François, est officier de santé de deuxième classe, employé à l'hôpital d'instruction de Metz et des armées de la république. Il est officiellement en résidence à Briey; sa compétence en effet s'étend sur les cantons environnants. On possède un certificat, rédigé de la main même de Nicolas François, et concernant un certain Nicolas Despinette, demeurant dans le canton de Sancy. La mère de François Clément est issue d'une vieille famille briotine : Geneviève Leprosse.

Avant de poursuivre, je voudrais vous donner quelques extraits du certificat de l'officier de santé. Nicolas François a reconnu, en examinant le conscrit Despinette, «un exostose ou gonflement très sensible, au tiers du tibia de la jambe gauche. En sorte que cet os cylindrique est plus volumineux que celui du côté opposé. J'ai observé de plus à la même jambe, poursuit l'officier de santé, à sa partie antérieure et supérieure, plusieurs cicatrices, suite d'ulcères scrophulicieux, de sorte qu'il y a très fort à conjecturer que le gonflement énoncé ci-dessus est entretenu par un vice de même nature, en conséquence d'une maladie qui résiste aux traitements les mieux indiqués par les personnes de l'art les plus habiles. J'estime que ce citoyen n'est pas propre au métier des armes, etc...». Par ailleurs, on sait qu'en 1808, le père de François Clément a vacciné contre la variole 174 briotins, malgré l'hostilité populaire de l'époque.

Pour mémoire, je vous dirai que François Clément a toujours entendu parler de médecine dans sa famille. Son grand père était chirurgien juré de la ville de Briey, à ses débuts. Il deviendra lieutenant du premier chirurgien du roi, puis premier chirurgien du roi, au rapport de Briey: c'est un médecin stipendié. En 1894, le secrétaire en chef de la sous-préfecture de Briey soutiendra que François Clément Maillot était d'origine noble, par les Maillot de la Treille, de Spincourt. Mais ceci est une autre histoire.

François Clément Maillot est allé à l'école primaire de Briey. Le bâtiment, aujourd'hui disparu, était implanté dans le cimetière qui entourait encore, pour une soixantaine d'années, l'église paroissiale de Saint

Gengoulf, à la ville haute. Le petit briotin a poursuivi ses études à Metz, au collège impérial puis royal, implanté dans l'abbaye bénédictine Saint Vincent en 1802. Pour payer la pension, sa mère Geneviève Maillot-Leprosse n'hésitera pas à vendre une partie du mobilier familial. La vente aux enchères publiques a lieu le 24 mars 1812. Conduite par maître Jean François Mesny, huissier instrumentaire, elle a rapporté la somme de 1 868 francs et 15 centimes. Le père de François Clément était mort en 1811, sans doute sans laisser de fortune.

François Clément Maillot a obtenu son baccalauréat en 1820. Son diplôme, conquis au collège royal de Metz, est signé d'un nom célèbre : Georges Cuvier, le père de la paléontologie. Le bachelier ès lettres était un excellent élève. Il lisait par exemple le latin dans le texte. «Maillot était un érudit, écrit le docteur Trolard dans le *Bulletin médical de l'Algérie*, daté du 10 août 1894 ; il a consacré de longues veilles à la traduction des œuvres de Galien. C'est Maillot qui découvrit que le médecin grec avait distingué des sensitifs et des nerfs moteurs».

Le rêve de François Clément Maillot était de faire carrière dans l'armée, après être passé par Polytechnique, Navale ou Saint-Cyr. Sa situation de fortune, ou plutôt celle de sa famille, ne lui a pas permis de le réaliser. La voie la plus économique était bien celle de l'école de médecine de l'Hôpital d'instruction militaire de Metz. Après tout, Maillot appartiendrait au corps médical, comme son père et son grand père, et porterait l'uniforme de l'Armée française. Il y est admis comme élève le 10 février 1823.

L'Hôpital d'instruction militaire de Metz est une institution importante, qui jouit d'une excellente réputation. Vous avez peut-être lu l'excellent ouvrage de Denis Himhoff et de Thierry Lentz, intitulé *Napoléon et la Moselle*, et qui donne une description de cet hôpital. Les deux historiens écrivent que l'hôpital militaire de Metz est pour l'époque un modèle du genre. Il peut accueillir entre 1500 et 1800 malades, couchés dans 39 lits à une place et 787 lits à deux places. Le magasin est bien achalandé. Il peut fournir les effets d'ambulance et les médicaments nécessaires à une armée de cent mille hommes.

Notre ami le général Denis confirme les écrits de Denis Himhoff et de Thierry Lentz. En empruntant aux précieux *Annuaire*s de Verronnais, le général Denis explique que par arrêté du 27 mars 1800, l'hôpital militaire de Metz fut catalogué en première classe. «Cet hôpital est le plus bel établissement de ce genre en France, dit l'annuaire, il n'est point d'hôpital où la mortalité soit inférieure à celle de Metz». La construction de cet hôpital militaire est l'œuvre du maréchal de Belle-Isle, gouverneur des Trois Évêchés. Elle date de 1732-1733. La bâtiment a été

édifié à Fort Moselle, à l'angle de l'actuelle place de France et du quai Richepance.

Ce qui nous intéresse plus encore ici est l'existence au sein de cet hôpital d'une école de médecine. L'établissement forme des médecins et des infirmiers. Les diplômés ne sont pas obligés de se mettre au service de l'Armée, ils ont le choix. Ils peuvent exercer dans la société civile. L'école, elle aussi, jouit d'une excellente réputation. Le secrétaire général de la préfecture de la Moselle -Viville, un nom bien connu des historiens lorrains- n'hésite pas à écrire, dans son *Dictionnaire du département de la Moselle*, publié en 1817, que cet ensemble, hôpital et école, n'est surpassé par aucun autre en Europe.

Je vous dirai encore, à titre anecdotique, que l'étudiant en médecine François Maillot devra conquérir les grades de chirurgien sous-aide le 2 juin 1823 et de chirurgien sous-aide major le 28 novembre 1825. Cette dernière nomination est faite par le Ministre secrétaire d'état à la Guerre. Elle prévient «Monsieur Maillot, que le Roi, prenant une entière confiance en sa fidélité et en son dévouement, l'a admis, par décision du 16 novembre 1825, dans le cadre des officiers de santé brevetés pour prendre rang dans le cadre de chirurgien sous-aide major».

Mais François Maillot a quitté Metz pour Paris. Il exerce en qualité de chirurgien sous-aide titulaire à l'hôpital du Val de Grâce depuis le 21 mars 1825 et il y prépare sa thèse. Le 11 septembre 1826, il est affecté à l'hôpital de la Gardé Royale. Il revient à Metz le 26 décembre 1826 comme chirurgien aide-major. C'est une promotion qu'il doit au fait qu'il a remporté les premiers prix dans les concours du Val de Grâce.

C'est avec le grade de chirurgien aide-major que François Maillot soutient sa thèse, le 22 février 1828. La soutenance a lieu à Paris et non à Metz, où il n'y a pas de faculté de médecine, et parce que le jeune médecin briotin a complété ses études à l'école de l'hôpital militaire du Val de Grâce.

La thèse sera imprimée à l'imprimerie Didot le jeune, imprimeur de la faculté de médecine, rue des Maçons, Sorbonne n°13, en 1828. Elle est intitulée *Dissertation sur la péritonite aiguë*.

Le médecin François Maillot a dédié sa thèse à la mémoire de ses parents et à Monsieur Rampont. Il vous intéressera peut-être de savoir qui était ce Monsieur Rampont. C'était un ancien médecin en chef d'armée, médecin en chef et premier professeur à l'hôpital militaire d'instruction de Metz. Il était titulaire de la croix d'officier de l'Ordre royal de la Légion d'honneur et membre de l'ordre de Charles III. Il avait été admis dans plusieurs sociétés savantes et professionnelles : membre cor-

respondant des académies de médecine de Paris et de Madrid, correspondant spécial de la Société de médecine de Paris, de la Société des sciences et d'agriculture de Strasbourg, des Sociétés de médecine de Montpellier, de Toulouse, de Breslau, de la Moselle, etc...

Le docteur François Clément Maillot, en épigraphe de sa thèse, sans aucun rapport avec le paludisme, remarquons-le, cite une réflexion du docteur Bichat, qui traduit bien l'esprit dans lequel il conduira ses recherches : «La médecine fut longtemps repoussée des sciences exactes, elle aura droit de leur être associée, au moins pour le diagnostic des maladies, quand on aura partout uni à la rigoureuse observation, l'examen des altérations qu'éprouvent nos organes».

Je pense qu'il est nécessaire de se replacer ici dans le contexte de ce premier tiers du XIX^{ème} siècle, et dire d'un mot que la médecine est toujours rudimentaire. Le domaine de la connaissance n'est pas riche. Les découvertes se succèdent à un rythme lent. Elles sont souvent combattues par les mandarins du clystère et les obsédés de la saignée. En 1820, quand François Clément Maillot passe son baccalauréat, une découverte passe pratiquement inaperçue : l'isolement du principe actif du quinquina par les chimistes français François Pelletier et Caventou. C'est la quinine. Nous sommes aussi à l'époque où le chirurgien Guillaume Dupuytren fonde l'anatomie pathologique et opère de la cataracte en présence du roi de France.

Le docteur Maillot se heurtera à l'un de ces mandarins du clystère. Il s'agit de François Joseph Victor Broussais, qui à la fin du premier tiers du XIX^{ème} siècle, est âgé de 58 ans. Il est né à Saint-Malo en 1772. Il a donné ses soins sur les champs de bataille de l'Empire. En 1814, à la chute de Napoléon, il a obtenu une chaire à l'hôpital du Val de Grâce, puis à la faculté de médecine de Paris. François Joseph Victor Broussais est un homme ombrageux, enfermé dans ses dogmes. Une certaine expérience acquise sur les champs de bataille, jointe à sa position sociale, l'ont enfermé dans ses certitudes. Il tentera de démolir Laennec et l'affublera d'un sobriquet: Laennec sera «l'homme au cornet».

En général, Broussais a combattu contre les doctrines médicales qui n'avaient pas d'affinités avec la sienne. Et la sienne était d'une grande simplicité ! Je cite : «La maladie est le cri d'un organisme irrité. Pour la calmer, on utilisera la guimauve ou l'application de sangsues». Les doctrines médicales en effet se télescopent à cette époque. Celle qui nous intéresse ici est celle des cliniciens. Ils observent, ils interrogent, ils comparent, ils déduisent et ils concluent. Ce sont les Laennec, les Cruveilhier ou les Dupuytren. On peut dire que François Clément Maillot appartient à cette école.

C'est en Corse que François Clément Maillot a commencé à nourrir son intérêt pour les fièvres des pays chauds. Il est affecté à l'hôpital d'Ajaccio le 19 novembre 1831, après un séjour de deux mois à Lille comme médecin adjoint de l'Armée du Nord. Il remplace le docteur Jourdan affecté à Toulon. On ne possède pas de renseignements sur le séjour de François Maillot dans l'île de Beauté. A-t-il envoyé des lettres à Briey ? On l'ignore. On sait simplement qu'à l'hôpital militaire d'Ajaccio, il n'exerça pas longtemps. Le 20 août 1832, il fut appelé à Alger, en qualité de médecin ordinaire.

Il n'est pas possible de retracer, même à grandes lignes, la vie de Maillot, sans évoquer la conquête de l'Algérie. L'une et l'autre sont étroitement liées. Le médecin briotin est encore à l'hôpital militaire d'instruction de Metz, quand on apprend la prise d'Alger, le 10 juillet 1830 à Metz ! Henry Contamine, l'auteur de l'excellent ouvrage *Metz et la Moselle, 1815-1870*, affirme que la nouvelle est passée pratiquement inaperçue. Les Messins ont les yeux tournés vers Paris, où se joue le sort de Charles X et de la monarchie. Les Libéraux s'apprêtent à ressortir le drapeau tricolore, rangé en 1814 et en 1815, dans les placards et dans les greniers après Waterloo. Ce sont les Trois Glorieuses...

En effet, ce n'est pas le drapeau tricolore qui a flotté sur Alger conquise le 5 juillet 1830 par les troupes du général de Bourmont, commandant en chef, mais le drapeau blanc fleurdelysé de la monarchie. C'est le 14 juin, à 4 heures du matin, que les 37 000 hommes du corps expéditionnaire embarqué à Toulon ont commencé à débarquer dans la baie de Sidi Ferruch, à l'ouest d'Alger. Ce corps expéditionnaire était formé de trois divisions et d'une flotte équipée de bateaux à vapeur en partie, sous les ordres de l'amiral Duperré.

La progression des troupes française vers Alger a été marquée par la bataille de Staouéli, le 18 juin, et le siège du fort l'Empereur, qui défendait Alger, le 29 juin. Ce fort, imposant par sa masse, explosait littéralement le 4 juillet à 10 h 15. «Un jet de feu fusa du pied de la tour, suivi immédiatement d'une détonation formidable, écrit le prince Sixte de Bourbon dans son livre *La dernière conquête du roi*. Dans les flammes et la fumée, des quartiers de rochers, des affûts de canon, des corps en lambeaux étaient lancés en l'air, à une hauteur prodigieuse, et retombaient sur la ville d'Alger. Un immense nuage noir couvrit en quelques instants le ciel. Le soleil disparut comme lors d'une éclipse, enveloppant amis et ennemis d'un crépuscule livide... Il fallut toute l'énergie des officiers pour maintenir dans les rangs les hommes frappés de stupeur».

Je crois qu'il n'est pas inutile de rappeler qu'au moment où le médecin militaire François Clément Maillot met le pied à Alger, l'Algérie

n'est pas une nation, un état tel qu'on le conçoit aujourd'hui. C'est la colonisation française qui en fera une nation. A la faveur de la désagrégation politique du Maghreb, les Espagnols avaient tenté de s'installer, entre 1505 et 1512, dans plusieurs ports de la côte algérienne. Mais les Algérois ont appelé à l'aide Soliman II le sultan turc, qui utilise en 1516 les services de redoutables corsaires. Le plus célèbre est Khair Ed Din Barberousse, qui a chassé les espagnols et placé l'Algérie sous la suzeraineté turque. La flotte turque contrôle alors la plus grande partie des côtes méditerranéennes, elle rend très dangereuse toute navigation.

En 1830, la régence d'Alger est gouvernée par un turc : le Dey Hussein Pacha. Il a trois grands vassaux : les beys de Constantine et d'Oran et le pacha de Titteri. Hussein Pacha a à sa disposition une milice turque de plusieurs milliers d'hommes qui servent l'artillerie. C'est donc contre les Turcs, aidés par des contingents arabes levés par les beys, que les troupes françaises combattront, après le débarquement de Sidi Ferruch. Il faut savoir aussi que l'expédition française n'a aucune visée coloniale. Elle est d'ailleurs contestée par une partie de l'opinion. C'est un cocktail de motifs qui a poussé Charles X à accepter cette équipée. Il y a l'incontournable coup d'éventail que l'on a appris à l'école ! Sous la Restauration, des négociants réclament des sommes exagérées pour des fournitures de blé faites à la France, pendant la Révolution et sous l'Empire. Depuis longtemps, la France avait des intérêts en Algérie. Elle avait fondé des établissements commerciaux à La Calle et à Djidjelli. De ces fournitures, les unes avaient été déjà largement payées. Les autres avaient été enlevées par les pirates algériens, avant de parvenir aux ports français ! Le consul de France, un dénommé Duval, en représentation le 30 avril de 1827, fut frappé en public d'un coup d'éventail par le dey. Ce Duval est un homme dont la probité est contestable, écriront certains historiens. Il faut donc demander réparation. Les réclamations de la France resteront lettres mortes et ce sera le débarquement de Sidi Ferruch.

Mais pour Charles X, l'occasion était aussi trop belle de détourner l'attention de l'opinion publique qui lui était de plus en plus hostile. Moins d'un mois après l'investissement d'Alger, ce seront les Trois Glorieuses et le remplacement de Charles X par Louis-Philippe sur le trône de France.

D'autre part, malgré l'hostilité de l'Angleterre, inquiète de nous voir nous installer en Algérie, la France voulait anéantir ce repaire de brigands qu'était Alger. Elle accomplissait d'ailleurs une volonté du Congrès de Vienne de 1815, de mettre un terme à la guerre de course en Méditerranée.

Pour nous, l'histoire des différents épisodes politico-militaires de la conquête de l'Algérie doit s'arrêter là et céder la place à l'œuvre du méde-

cin briotin. Au fil des mois, l'armée va s'apercevoir que les fièvres tuent plus de soldats français que les combattants arabes. La France rechigne à expédier de nouveaux contingents de soldats. Il est vrai que le gouvernement de Louis-Philippe s'est posé la question de l'opportunité de se maintenir en Algérie ou de rapatrier le corps expéditionnaire.

Maillot, après son affectation à Alger, est nommé à l'hôpital militaire de Bône. Il est confronté à un véritable désastre. Nous sommes le 4 mars 1834. Rien n'est plus éloquent que le témoignage d'un témoin oculaire. Nous laissons donc la parole au docteur Abeille, ancien médecin ordinaire à l'hôpital du Val de Grâce, qui raconte en 1888 : «Pendant un an, de 1832 à 1833, j'avais tour à tour été attaché en qualité de sous-aide, au service de trois médecins traitants de cette époque, et par suite, j'avais assisté à des hécatombes humaines, dues à la malaria qui régnait autour de cette ville pestilentielle de Bône, de toute récente occupation par nos troupes».

Le docteur Abeille poursuit : «Là, tout homme atteint était un homme mort, tant le caractère pernicieux des fièvres était généralisé. A dix minutes de la ville, presque sur les bords de la Bougima -distance qu'on ne pouvait franchir- existait un marabout où on envoyait tous les soirs cinquante soldats de garde. Dix ou quinze de ces malheureux étaient sidérés (comprenez *frappés*) dans leur service de nuit, pour mourir le lendemain matin. Et le reste entraît à l'hôpital pour y succomber dans les 24 ou 48 heures. Qu'on juge de la consternation dans le camp d'occupation».

La *Gazette des Hôpitaux* du jeudi 9 août 1894 confirme les déclarations du docteur Abeille : «Au moment où Maillot arrive à Bône en 1834, notre armée d'Algérie était décimée. Il fallait demander à la mère patrie des soldats pour remplacer les morts, les mourants et les infirmiers, dans une proportion épouvantable. Les pouvoirs publics agitaient la question de l'abandon ou de la conservation de l'Algérie». Pour compenser les pertes, de nouveaux régiments seront créés : la légion étrangère, les zouaves, les spahis.

L'émotion provoquée par l'hécatombe des soldats français victimes des fièvres a été si vive qu'une plaine aujourd'hui fertile, la Mitidja, à quelques lieues d'Alger, a été appelée le «tombeau des Chrétiens», tant on était certain d'y contracter la mort. Un général du génie a déclaré qu'il faudrait l'entourer d'une grille de fer pour en défendre l'approche.

Nous voici arrivés au carrefour de cette histoire le plus difficile à négocier. Où ? Quand ? Pourquoi ? Comment le médecin briotin Maillot a-t-il imaginé son traitement des fièvres paludéennes par la quinine ? Incapable de répondre scientifiquement à ces questions, je suis allé chercher la réponse dans l'*Histoire de la médecine aux Armées*, chapitre du *Service de santé*, pendant la conquête de l'Algérie, 1830-1847.

Je cite donc : «Pendant ses fonctions à Bône, Maillot n'eut pas à attendre longtemps le retour de l'épidémie pour mettre en application ses théories; à savoir la nécessité de traiter les fiévreux immédiatement, sans attendre d'intermittence, et d'autre part la nécessité d'administrer de fortes doses de sulfate de quinine. Maillot, -différant totalement en cela de ses prédécesseurs, qui donnaient la quinine seulement au déclin du paroxysme, ou pendant l'intervalle apyrétique- affirme, proclame, répète qu'il faut la faire prendre aussitôt qu'on approche le malade, sans jamais attendre des signes de rémittence, parce que le médicament est aussi efficace pendant l'accès que pendant le répit, -alors qu'Antonini affirmait qu'il était inopérant pendant l'accès-, et parce que les signes de rémittence peuvent ne point apparaître dans les fièvres paludéennes. On a alors affaire à ce que Maillot appelle des fièvres pseudo-continues, sans phases apyrétiques ni paroxysmes appréciables. Maillot reviendra sans cesse sur ce point».

«La succession, tour à tour des fièvres intermittentes, rémittentes, continues, qui se remplacent, se chassent, puis reparassent..., d'autres médecins l'avaient reconnue avant Maillot. Mais le médecin briotin a su en tirer un comportement thérapeutique qui bouleversa le pronostic de la maladie : l'administration immédiate du sulfate de quinine à toute fièvre, qu'elle soit de caractère intermittent ou continu. Il alla beaucoup plus loin que les plus hardis de ses prédécesseurs dans les doses prescrites», explique par ailleurs l'*Histoire de la médecine aux Armées*.

Le succès du traitement pratiqué par François Clément Maillot a été immédiat. Peut-on dire qu'il fut connu dans l'Algérie du Nord, en quelques jours ? Pourquoi pas ? En tout cas, on a vu des fiévreux refuser de subir les traitements classiques, qu'on voulait leur infliger dans les hôpitaux et les ambulances, et demander d'être admis dans le service du docteur Maillot. Le professeur Du Cazal, dans sa leçon sur Maillot et son œuvre, à l'école d'application de médecine et de pharmacie militaires du Val de Grâce, en 1892, le confirme, en précisant que seuls les médecins restaient réfractaires !...

A la vérité, les indigènes se montraient très méfiants. Le journal lorrain *L'Impartial de l'Est* du lundi 19 octobre 1896, rapporte cette anecdote : «On raconte qu'un jour, le médecin en chef visitant l'hôpital de Bône, s'arrêta près d'un zouave dont les religieuses et les infirmiers se plaignaient, parce qu'il ne voulait avaler aucun médicament. Comme le docteur le réprimandait, avec un peu de brusquerie, le pauvre arabe pleurait, suppliant le «Sidi Major» de lui épargner la poudre amère, «qui est poison». Le docteur Maillot fit apporter un verre d'eau, où se dissolvait de la quinine. «Espèce d'imbécile, dit le médecin bourru, tu parta-

geras bien avec moi ?» Et il s'ingurgita la moitié de la drogue. Le zouave, convaincu, absorba le reste».

Nous vous l'avons laissé entendre : Maillot et sa doctrine se sont heurtés à des détracteurs et à des attitudes bornées, voire aveugles de l'Administration. Le plus célèbre de ces détracteurs est certainement le professeur Broussais, qui s'est ridiculisé en cristallisant les critiques. Il est hors de propos de développer ici les arguments des uns et des autres. Pour résumer le combat entre Maillot et ses détracteurs, nous emprunterons encore une fois à la leçon du docteur Abeille.

Je cite donc : «A l'époque où Maillot entra dans la carrière médicale, la doctrine de Broussais régnait en maîtresse absolue. D'étiologie en fait de maladies, il n'en était pas question. La lésion anatomique était tout, l'inflammation suffisait à tout expliquer et dominait aussi bien la pathogénie (étude du mécanisme par lequel des causes pathogènes, connues ou inconnues, provoquent une maladie) que la thérapeutique (manière choisie de traiter une maladie)».

Les médecins militaires, tous disciples du grand réformateur du Val de Grâce, en l'occurrence Broussais, nourris de ses idées, les avaient naturellement apportées en Algérie, au début de la conquête. Et les fièvres intermittentes, dont les accès se reproduisent périodiquement, tel le paludisme, étaient traitées par de petites doses de sulfate de quinine (découverte en 1820 par Pelletier et Caventou) et par la méthode antiphlogistique (qui combat les inflammations).

Quant aux fièvres rémittentes et continues, désignées sous le nom d'affections gastro-encéphaliques, gastro-entérites, ou encore fièvres typhoïdes, elles étaient attaquées avec une vigueur mesurée à leur gravité, par la seule méthode antiphlogistique : sangsues et saignées.

Maillot, comme tous ses camarades élèves de Broussais, eut tout d'abord cette rare initiative, de savoir observer en se rendant indépendant des enseignements de l'école, du *magister dixit* ! Maillot abandonna la lancette et recourut au sulfate de quinine administré à haute dose. Lorsqu'il y avait des vomissements, il l'administra par la voie rectale.

La boue dans laquelle Broussais a traîné Maillot a éclaboussé les salons parisiens et africains. Le professeur de Chazal explique encore dans sa leçon : «Inutile de dire, messieurs, qu'au début Maillot fut non seulement discuté, vivement et cruellement discuté ! Son système était l'objet de toutes les conversations, non seulement entre médecins, mais encore il passionnait colons et officiers, dont il défrayait les propos de table et de café ! En général, il faut bien le dire, dans toutes les conversations, Maillot et son médicament étaient fort malmenés. On accusait celui-ci

de déterminer toutes espèces de maux. Quant à Maillot, s'il n'est pas expressément traité d'assassin, du moins s'en manquait-il de peu».

Quant à l'administration, dix ans après, elle n'avait toujours rien compris à la cause. Par la voie du maréchal duc de Dalmatie, ministre secrétaire d'état à la guerre du gouvernement de sa Majesté Louis Philippe, elle se plaignait encore de la consommation considérable de sulfate de quinine dans les corps de troupe et les ambulances d'Algérie, le 16 mars 1842 ! Elle demandait l'établissement trimestriel de la consommation de ce médicament et les moyens d'en apprécier la nécessité.

Il est vrai que le sulfate de quinine est un médicament coûteux. Il vaut 25 francs l'once, soit 30 grammes 594. C'est un médicament de luxe, dit M. Darbon dans sa revue *Regards sur la France* de 1958, et c'est peut-être la raison de l'usage parcimonieux qui en est faite. Avant l'arrivée de Maillot, les malades qui avaient pu surmonter la fièvre, la diète et les saignées restaient des convalescents vidés et débiles ; les accès s'arrêtaient bien, mais lorsque apparaissait la cachexie, qui est un état d'affaiblissement et d'amaigrissement, l'antichambre de la mort en somme.

Un certain Antonini raillait l'utilisation préventive de la quinine en déclarant péremptoirement qu'une armée qui ne croirait pouvoir conserver sa santé qu'au moyen d'une pilule tous les matins, ce serait plus une armée ! Ce médecin n'a pas été le seul à se ridiculiser ; l'histoire a retenu plusieurs noms connus et non des moindres !

Mais il faut s'arrêter là et reprendre le cours de la vie de François Clément Maillot. Le médecin briotin a été rapatrié en France en mars 1835, soi-disant pour infirmité temporaire. Mais le motif n'a pas trompé grand monde. Pour le général Billot, en visite à Briey en 1896, il ne fait aucun doute que Maillot a été victime d'un mauvais coup des mandarins parisiens. En tout cas, il a vite retrouvé une santé. Le 21 juillet 1835, il a été affecté à l'hôpital militaire de Douai avant d'être exilé, le 14 décembre 1835, à l'hôpital de Belle-Isle en Mer ! Entre temps, les obsédés du clystère avaient obtenu la suppression de l'emploi de Maillot, du 17 novembre au 14 décembre suivant...

Maillot y travaille un an exactement. Le 14 décembre 1836, il a été nommé là où il avait appris la médecine, à l'hôpital d'instruction militaire de Metz. Il y était affecté en qualité de médecin ordinaire et de professeur. Il y a exercé pendant 7 ans, faisant néanmoins de courts séjours en Algérie.

A Metz, Maillot a occupé la chaire d'hygiène et de médecine légale. Ce qui n'a pas empêché ses détracteurs de le poursuivre. Le ridicule ne tuant pas toujours, un certain Gouraud, médecin de la succursale des

Invalides à Avignon, revenant l'Afrique en 1842, écrit : «Nous ne connaissons pas le docteur Maillot personnellement, et nous lui croyons les meilleures intentions. Mais quand nous le voyons professer à l'hôpital militaire d'instruction de Metz à son retour d'Algérie, où sa méthode a dû coûter la vie à tant de soldats, nous ne pouvons nous contenir et nous crions au feu».

Cependant, le Ministère de la Guerre avait-il compris que les critiques des détracteurs de Maillot l'avaient impudemment trompé ? C'est bien possible. Le médecin briotin a trouvé des soutiens aussi bien dans la société civile que dans l'Armée. Il nous plaît de citer Emile Bégin, que tous les historiens lorrains connaissent bien.

Après avoir souligné «les éclatants résultats» obtenus par le Dr Maillot, qui sont «d'une évidence indiscutable», le D^r Bégin poursuit : «Qui l'eût supposé ? C'était peu d'avoir sauvé d'une mort certaine des milliers de soldats dont le passage à travers certains hôpitaux d'Algérie ne fut jamais, depuis la conquête, qu'un triste convoi funèbre, il fallait -tâche beaucoup plus difficile- lutter contre les doctrines dites physiologiques trop exclusives, déraciner l'idée préconçue, la routine si commode aux gens médiocres, ébranler, convaincre maints collègues indécis, parfois hostiles et porter les pièces du procès au tribunal suprême de la Presse. Maillot n'hésita pas...»

La reconnaissance de l'immense service qu'avait rendu Maillot à l'Armée française, à la France et tous comptes faits à l'Humanité, est venue pendant que le médecin briotin exerçait à Metz. En effet le 15 novembre 1839, Maillot a été promu chevalier dans l'Ordre de la Légion d'honneur avant d'être élevé au grade de médecin ordinaire de première classe le 23 novembre 1844. La proposition de la Légion d'Honneur avait été présentée dès le 10 mars 1835, par le général Monck d'Uzer. Cet officier général sait de quoi il parle. Lors du débarquement de Sidi Ferruch, il commande l'une des trois brigades de la division du général de Laverdo. Il participe aux combats de Staouéli et à l'organisation du siège de Fort l'Empereur. Il pénètre dans Alger aux côtés du général en chef de Bourmont. Il commandera à Bône, après les batailles de la conquête de la ville, constatera de visu les ravages des fièvres paludéennes et l'action salvatrice de François Clément Maillot.

Il écrit au Ministre de la Guerre quelques lignes qui méritent d'être reproduites : «Je demande avec la plus vive insistance, explique-t-il, la décoration de la Légion d'Honneur en faveur de Monsieur Maillot, médecin en chef de l'hôpital de Bône. Les services qu'il n'a cessé de rendre, pendant son séjour, lui ont mérité l'estime et la bienveillance de toute la garnison. Monsieur Maillot a parfaitement connu la maladie qui avait

décimé la garnison en 1832 et 1833. C'est à son expérience que nous devons d'avoir perdu aussi peu de monde : jamais récompense n'a été mieux méritée».

Chevalier donc en 1839, le médecin militaire Maillot sera promu officier le 18 août 1858 et recevra la croix de Commandeur, le 27 décembre 1851. Est-il hasardeux de dire que le médecin a permis la poursuite de la conquête de l'Algérie ?

Après ses sept années d'exercice à l'hôpital militaire de Metz, Maillot va bénéficier enfin d'une reconnaissance complète. Le 7 décembre 1844, il est nommé premier professeur et affecté à l'hôpital militaire de Lille. Le 29 août 1847, il est promu médecin principal de deuxième classe. Et en 1850, François Clément Maillot est appelé à l'école d'application du Val de Grâce, au rang de professeur de clinique. Nous sommes le 18 septembre. L'éphémère Deuxième République agonise. L'année 1852, la première du Second Empire, apporte de nouvelles satisfactions à Maillot. Il est nommé médecin principal de première classe et médecin inspecteur.

Après un court intermède de directeur temporaire au service de santé des 9^{ème}, 10^{ème} et 11^{ème} Divisions militaires, le médecin briotin est nommé membre du Conseil de Santé le 4 septembre 1856. Il en devient le président huit ans plus tard : le 26 août 1864. C'est le couronnement d'une carrière bien remplie, qui prend fin le 30 août 1868 par une mise en retraite amplement méritée.

François Clément Maillot a connu une retraite paisible, au troisième étage du 21 de la rue du Vieux Colombier. Il habitait un grand immeuble que l'on qualifie aujourd'hui de bourgeois. Construit sans doute au milieu du XIX^{ème} siècle, le bâtiment comprend six étages. Mais il ne comporte pas d'ascenseur. Par contre, l'intérieur cossu est orné de colonnes et de statues.

Il est situé dans le sixième arrondissement qui est celui du quartier latin, du Panthéon, de la Sorbonne, du musée de Cluny. Son voisin immédiat est un théâtre célèbre : celui du Vieux Colombier.

François Maillot s'est marié très tard ; il était âgé de 69 ans lorsqu'il a pris pour épouse une actrice parisienne. Le mariage a été célébré le 10 juillet 1873. L'épouse était la veuve d'un certain Monsieur Hage. Elle s'appelait Catherine-Pauline Clabecq et elle était la cadette de 12 ans de François Clément Maillot. Quel était son art ? la sculpture. Les bustes qu'elle a sculptés de son époux témoignent de son talent. Son nom n'est pas passé à la postérité. Elle est contemporaine de Pradier, de David d'Angers, de François Rude, de Bonassieux, de Guillaume, de Frémier, héritière de l'école romantique.

François Maillot à la retraite n'a pas rompu avec les combats qu'il a menés pendant sa vie active. Il a continué à lutter pour convaincre les Services de santé de la nécessité de mettre en place des mesures préventives tant sur le plan de l'hygiène que sur celui de la salubrité.

C'est en 1881 que la gloire est venue couronner François Clément Maillot. Le médecin de Briey la doit au docteur Cuignet, qui a mis en lumière l'œuvre de François Clément Maillot au cours du congrès scientifique qui s'est tenu à Alger. On affirmera alors que, grâce à Maillot, l'Algérie a pu devenir française. Le docteur Battarel, médecin des hôpitaux d'Alger proposera de remplacer la fameuse maxime de Bugeaud parcelle de *Ense, aratro et quina* «par l'épée, la charrue et... la quinine».

Les mémoires rédigées par Maillot, et qui ne manquaient pas d'intérêt, sont restés épars jusqu'en 1893 malgré tout. A cette date, ils ont été réunis par le comité d'études médicales de l'Algérie, ce qui a permis à la *Gazette des hôpitaux civils et militaires* du 9 août d'écrire : «Non seulement les moyens thérapeutiques préconisés par Maillot ont reçu leur consécration pratique, mais l'Académie des Sciences a voulu assurer le triomphe de la méthode en donnant à son auteur le prix Monthyon».

L'hôpital du Val de Grâce pouvait être fier. D'autant plus qu'un autre Lorrain avait contribué lui aussi à la renommée de l'établissement. Né à Metz en 1820, fils d'un chirurgien major, Venand Antoine Léon Legouest avait marché sur les traces de François Clément Maillot. Médecin en Algérie de 1845 à 1848, Legouest était professeur agrégé de chirurgie et d'anatomie à la faculté de médecine de Paris en 1853. Il devenait professeur de clinique chirurgicale au Val de Grâce en 1859. Et comme Maillot, il était nommé président du conseil de santé des Armées en 1873.

Il serait beaucoup trop long d'évoquer ici les témoignages de reconnaissance qui se sont multipliés à partir de 1881. Il nous faut sélectionner. A Alger, la voie publique qui joint les rues Montpensier et Ravigo a reçu le nom de Maillot. A Bône, le 18 mai 1882, la rue de la marine est devenue la rue Maillot. Des bustes de Maillot ont pris place au Val de Grâce et à l'École du service de santé militaire de Lyon. Les hôpitaux d'Alger, de Lille et de Longwy ont donné le nom de Maillot à des salles de malades.

Raymond Féry, dans la revue *L'Algérieniste* de juin 1995, rappelle qu'autrefois les étudiants algérois chaque année organisaient des monômes lors de la rentrée universitaire, et affublaient le buste de Maillot érigé près de la grande poste, d'une belle lavallière à pois et parfois le coiffaient d'un feutre à larges bords.

L'autorité française a débaptisé un village d'Algérie pour lui donner le nom de Maillot. Il s'agit du village de Souk el Tléta. Il est situé au sud d'Alger, à une centaine de kilomètres de la capitale, sur la nationale n° 5, à une vingtaine de kilomètres de Sidi Brahim, chère aux chasseurs à pied et du défilé des Portes de Fer. La mutation a fait l'objet d'un décret du président de la République Jules Grévy : «Vu le vœu émis par le conseil général du département d'Alger, dans la séance du 3 mai 1881, en vue de donner à des villages nouvellement créés en Algérie le nom du docteur Maillot, pour perpétuer le souvenir des services rendus à la colonisation par cet ancien inspecteur du service de santé des armées, décrète : «Le village de Souk el Tléta, situé sur le territoire de la tribu Muhdallah, département d'Alger, portera à l'avenir le nom de Maillot». Souk el Tléta-Maillot a été rebaptisé M'chedallah après l'indépendance; c'est la porte de la Kabylie.

C'est le 2 juillet 1881 que Souk el Tléta a troqué son nom pour celui de Maillot. L'épouse du médecin briotin lui a offert un buste de son mari, qu'elle avait sculpté pour être exposé sur la place du village. Le docteur Maillot ne s'est jamais rendu dans le village, mais il conservait précieusement un flacon d'eau qui provenait de Souk el Tléta. L'assemblée nationale, sur la proposition du député d'Alger M. Alfred Letellier, a voté une pension annuelle de 6 000 francs le 25 juillet 1888. La commune de Briey ne pouvait pas être en reste : elle a donné le nom de Maillot à une petite place de la ville haute.

Mais surtout, elle a fait élever une statue à son célèbre concitoyen sur la place de l'Hôtel de Ville en 1896. L'inauguration a eu lieu le dimanche 18 octobre, en présence du général Billot, ministre de la guerre du gouvernement Méline, en grande pompe. La statue était en bronze, grandeur nature. Ce fut son malheur. Le 11 juillet 1917, les Prussiens qui occupaient Briey depuis le mois d'août 1914, ont déboulonné la statue, au même titre qu'ils ont descendu les cloches de l'église paroissiale. Le 22 juillet, ils ont remplacé la statue par une boule de pierre portant l'inscription : *c'est la guerre*.

Le développement de la circulation a conduit la municipalité briotine à exiler le superbe piédestal au cimetière du Chauffour en 1932, à côté du monument sous lequel reposent une centaine de soldats français, victimes des combats des 16 et 18 août 1870, entre Mars-la-Tour et Sainte-Marie aux Chênes. La municipalité a fait poser sur le piédestal, une modeste flamme, en promettant une nouvelle statue.

François Clément Maillot s'est éteint à Paris le 24 juillet 1894, au début de la nuit, entouré des soins de son épouse. Il a été inhumé au cimetière du Montparnasse le 28 juillet, en présence du médecin inspec-

teur Dujardin-Beaumetz, directeur du service de Santé au ministère de la guerre et du médecin inspecteur général Colin.

La tombe dans laquelle repose François Clément Maillot est dans le plus pur style de ce que les marbriers proposaient aux familles à la fin du XIX^{ème} siècle. Elle porte un buste qui immortalise les traits du défunt. Ce buste a été sculpté par l'épouse de François Maillot. On peut penser qu'il est identique à celui que Catherine Pauline Clabecq a offert au village de Souk el Tléta en Kabylie en 1881.

Catherine Pauline Clabecq est décédée trois ans après son époux en 1897. Elle était âgée de 80 ans. Elle était presque aveugle. On remarquera que la pierre tombale ne porte pas son nom de jeune fille. Il est simplement fait mention de Madame veuve Maillot. Pourquoi ? Nous n'avons pas d'explication. S'agit-il d'un geste de modestie ? C'est bien possible.

L'artiste a voulu s'incliner devant la renommée du médecin qui a sauvé des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants à travers le monde. Sur la tombe en effet, une plaque de bronze, scellée sur le buste, rappelle aux passants la personnalité du défunt, bienfaiteur de l'Humanité et de l'Algérie. Ce buste sculpté par sa veuve a été érigé comme un suprême hommage.

Nous ne voulons pas manquer l'occasion de dire que François Clément Maillot, au cimetière de Montparnasse, repose au milieu d'hommes et de femmes qui se sont illustrés eux aussi. Ce sont Sainte-Beuve, Baudelaire, Camille Saint-Saëns, Guy de Maupassant, Bernard Lazare le défenseur de Dreyfus, Bartholdi, Ionesco, Serge Gainsbourg, César, Sartre et Simone de Beauvoir, Henri Langlois, le créateur de la cinémathèque...

François Clément Maillot a eu la joie d'apprendre avant son décès que les recherches sur le paludisme avaient fait un grand pas. Dès 1880, en effet, l'un des agents responsables du paludisme avait été identifié par un autre médecin militaire : Alphonse Laveran. Né à Paris en 1845, considéré comme un savant, Alphonse Laveran avait fait sa découverte en Algérie. Mais il quitta l'Armée en 1897 afin de se consacrer à ses travaux sur les protozoaires pathogènes et entra à l'Institut Pasteur. Membre de l'Académie des Sciences, Alphonse Laveran reçut le prix Nobel en 1907. C'est dire toute l'importance que l'on accordait enfin à cette pathologie. Au lendemain de la mort de Maillot, en 1895, sir Ronald Ross, médecin militaire lui aussi, démontrait que la transmission du parasite était effectuée par des anophèles femelles hématophages.

On ne peut pas évoquer la vie de Maillot sans rappeler tous les hommages que lui a rendus la ville d'Alger et en particulier l'attribution de

son nom à l'ancien hôpital du Dey. C'est en 1913, soit dix-neuf ans après le décès du président du Conseil de santé des Armées, que le nom de Maillot a été donné à l'établissement hospitalier. Il est situé entre le boulevard de Champagne, le boulevard de Flandre, la rue du cardinal Verdier et la mer. L'ouvrage de Isnard, *L'Algérie*, publié en 1954, en donne la description suivante : «L'hôpital militaire Maillot (ancien hôpital du dey), dont l'entrée principale se trouve au terminus du tram supérieur, occupe depuis 1832 les bâtiments d'une ancienne maison de plaisance, qui portait le nom de *Jardins du dey*, construite par le dey Baba Hassane (1751-1797). Succession de cours à ogive, de terrasses, de salles parées de plâtres ciselés, de faïences d'Italie et de Hollande, il est entouré de fort beaux jardins et de vergers. On y remarque encore des fresques dues aux peintres Reynaud, Cauvy, Taïeb et Ducos de la Haille. Le boulevard de Champagne donne accès à l'hôpital Maillot.

Il était logique que le nouvel hôpital de Briey porte lui aussi le nom de François Clément Maillot. Il a été édifié en bordure de la forêt de Napatant, en 1975, à l'initiative du docteur Martin, maire de Briey. Au début des années 1950, les philatélistes ont fait connaissance avec François Clément Maillot. Les PTT en effet, ont mis sur le marché un timbre à l'effigie du docteur Maillot en grand uniforme. Le médecin briotin portait des cheveux châtain foncés sur un front haut, annonce un passeport daté de 1829. Il avait le visage ovale, un nez long et des yeux gris bleu, une bouche moyenne et un menton rond. Il mesurait 1 mètre 70, soit 5 pieds et 2 pouces. Il avait le teint pâle.

Maillot n'a pas été un grand découvreur : en Amérique centrale, depuis des siècles, on connaissait les vertus du quinquina. Mais il a sauvé des milliers de vies humaines en attendant mieux. Personne n'empêchera qu'au-delà des événements heureux et malheureux qui se sont succédé depuis 172 ans, il demeurera toujours un sourire complice entre la France et l'Algérie.



Discussion

Après que le Président eut remercié l'orateur, le professeur Larcen fit remarquer que Maillot ne fut pas le découvreur des vertus thérapeutiques de la quinine mais qu'il eut l'audace d'employer, avec succès, des posologies inhabituelles et contestées.

Madame Keller-Didier rappelle le souvenir du professeur Bleicher prédécesseur de Brunotte, objet de la communication précédente, qui fut assassiné pour avoir relevé, lors d'une inspection, la mauvaise qualité des quinquinas employés dans une officine.

Monsieur Fléchon signale l'intérêt d'un article récemment paru dans la revue «Recherche» sur une possible vaccination contre le paludisme et le professeur Sadoul évoque la personnalité ombrageuse et «bornée» dit-il de Broussais notamment dans ses démêlés avec Laennec.